Vatin Nicolas et Veinstein Gilles, *Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIVe-XIXe siècle*

Paris, Fayard, 2003. 423 p.

Après avoir étudié la mort chez les Turcs [1], N. Vatin et G. Veinstein nous présentent une étude sur la mort des sultans ottomans. Il s'agit plus exactement d'un essai sur la nature et la légitimité du régime ottoman, et sur la place du sultan dans la société. *Le Sérail ébranlé* invite le lecteur à se pencher sur cette séquence cruciale qui comprend la déposition ou la mort du souverain, ses obsèques et l'avènement de son successeur. Ces épisodes successoraux sont d'autant plus cruciaux que, comme le rappellent les auteurs dans leur introduction, « la société ottomane ne se définit pas d'abord par un peuple, une langue, une culture ou une religion — même si ces critères ne sont pas absents —, mais par une dynastie (la *âl-i Osmân*, ou « maison d'Osman »), laquelle à son tour n'a de raison d'être que par le sultan, même quand celui-ci, le cas échéant, est dépourvu de tout pouvoir (p. 8) ». Ainsi défini, il s'agit d'un travail sur la longue durée qui commence avec la mort du souverain éponyme Osmân peu avant 1324, et s'achève en 1808 avec l'avènement de Mahmoud II dont le règne inaugure la période des réformes qui révolutionnèrent l'Empire et aboutirent à l'actuelle république de Turquie. Au total, cela représente une trentaine de successions analysée presque exclusivement à partir de cinquante deux chroniques ottomanes d'époques différentes et couvrant tout le long de la période étudiée.

Suivant de façon très détaillée les épisodes concernant chacun des « maillons » de la chaîne dynastiques, l'ouvrage se compose de cinq chapitres : la mort, l'abdication ou la déposition du prince ; la crise politique et dynastique qui suit, mais qui parfois prépare cet événement ; les rites d'intronisation ; enfin les obsèques impériales qui ne peuvent avoir lieu qu'une fois le nouveau souverain établi sur le trône.

Au cœur de cette étude se trouve l'analyse des modes de succession dont le caractère apparaît problématique en même temps que caractéristique des conditions de perpétuation de la dynastie ottomane. Alors que « l'État appartient à une famille dont nul ne remet la légitimité en cause et dont tout membre masculin peut prendre la tête, devenant le seul maître du Palais (...) ce système connaît une faille : l'absence de désignation de successeurs (p. 446) ». Il s'ensuit un retour régulier de crises prévisibles, aux solutions non moins prévisibles. Cette absence de prise en compte du principe de primogéniture ou de séniorat est liée à la légitimité conférée par l'arbitrage de Dieu, qui permet, selon un vieil héritage turco-mongol, de désigner le nouveau souverain et la reconnaissance de sa légitimité (le *kout*) via la compétition que se livrent les successeurs potentiels (p. 90). Les crises successorales ottomanes — du moins dans les deux premiers siècles de l'Empire — peuvent dès lors entraîner les pires maux pour le pays : guerres civiles, mutineries, fratricides, interventions étrangères, amputations de territoire, la révolution sociale elle-même ne manquant pas à l'appel. Tout cela contribue à faire apparaître le passage d'un sultan à l'autre comme un épisode singulier et crucial.

Face à ce contexte, N. Vatin et G. Veinstein s'appliquent à repérer les façons dont les hommes vont chercher sinon à éradiquer, du moins à réduire les incertitudes, la violence et le chaos inhérents à cet état de fait. Ils dépeignent ainsi la gamme des procédés mis en œuvre par les sultans pour tenter de conjurer ou d'atténuer les crises d'interrègne et pour assurer la continuité dynastique : désignation d'un successeur, simulation et dissimulation. Tout l'effort consiste à cacher le vide du pouvoir, l'intervalle critique étant la période s'écoulant entre le décès du sultan et l'intronisation de son successeur. Dès lors, une formidable partie de cache-cache s'engage. Les subterfuges apparaissent dans toutes leurs modalités et leurs finalités multiples, ils vont de la dissimulation du corps, à sa conservation dans la glace (Selîm II) en attendant l'arrivée du successeur, en passant par les simulacres de visites de médecins au défunt, faux en écriture, mises en scènes macabres de sosies en lieu et place du souverain mort. Avec le temps, on assiste progressivement à une ritualisation du secret entourant le décès du sultan.

L'absence de loi successorale, la légitimité *a priori* de tous les membres mâles de la lignée, principe joint au dogme de l'indivisibilité de l'État, encouragèrent la pratique du fratricide, dès la seconde moitié du XVe siècle. Les auteurs y consacrent une analyse éclairante, montrant qu'en dépit d'un usage récurrent, cette pratique ne constitua jamais une règle reconnue comme une modalité attachée à la passation du trône. Elle posa toujours problème à ceux qui en furent les témoins, comme à ceux qui en usèrent, mais elle sauvegardait la paix publique ou plutôt, pour reprendre l'expression du temps, l' « ordre du monde » (*nizâm-i âlem*). Au début du XVIIe siècle, à la suite de l'intronisation d'un mineur, faute de candidat, les modalités de passation au trône se transformèrent, faisant place au principe du séniorat. C'est dans ce contexte que les princes du sang furent désormais enfermés dans un quartier de la partie interne du Palais, qu'on appellera la "cage" (*kafes*). Dotés de concubines, ils sont interdits de procréation.

Dans le même temps, on assiste à une prise en main des affaires de la dynastie par les plus hautes autorités de l'État, politiques, militaires et religieuses. « Ombre de Dieu sur la terre », l'image du sultan perd progressivement son caractère sacré, au point d'être traité comme n'importe

(1) G. Veinstein (sous la direction), *Les Ottomans et la mort. Permanences et mutations*, Leyde, 1996 ; N. Vatin & S. Yerasimos, *Les Cimetières dans la ville. Statut, choix et organisation des lieux d'inhumation dans Istanbul intra-muros*, Istanbul-Paris, IFEA-Maisonneuve, 2001.

BCAI 21 (2005) Vatin Nicolas et Veinstein Gilles : Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIVe-XIXe siècle, recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

quel mortel : blâmé, destitué, voire tué (Osmân II en 1622 et Ibrâhîm en 1648). Intronisation et serment d'allégeance restent toutefois les deux actes fondateurs d'un nouveau règne, quelles que soient les conditions dans lesquelles un prétendant arrive jusqu'au pied du trône. N. Vatin et G. Veinstein analysent soigneusement l'évolution historique du double cérémonial du *djülous* et de la *bey'at* au cours des cinq siècles, cérémonial dont les grandes lignes demeurent pratiquement inchangées tout au long des six siècles de règne de la dynastie. Par la *bay'a* (*bey'at* en turc), un groupe de musulman, comprenant les principaux dignitaires du régime, reconnaissait l'autorité du nouveau souverain et lui prêtait serment d'obéissance et de loyauté. Cette accession de fait à la royauté était matérialisée par l'apparition du souverain sur le trône (*djülous*), moment de joie « puisqu'il redonnait vie au "corps mort" de l'État et du monde (p. 445) ». Les auteurs soulignent également le lent mais constant processus d'islamisation qui passe à la fois par un renforcement de l'orthodoxie et par une crispation sur la nature islamique de la dynastie, dont témoignent le rôle croissant des saintes reliques et l'assimilation du sultanat ottoman au califat. De simple rite magico-religieux visant par exemple à obtenir, à la veille d'un départ en campagne militaire, l'assistance spirituelle du saint Ebou Eyyoub, le pèlerinage à Eyüp, au fond de la Corne d'Or, devient, sous le règne de Selîm II, le grand rite d'intronisation des sultans ottomans. Ainsi naissent et se transforment les rites.

Au fur et à mesure que le temps avance et que l'Empire se transforme, tout comme le monde autour de lui, il subsiste des temps forts. Certes, un sultan décédé n'est plus le sultan, mais on ne l'enterre pas à la sauvette. Un protocole s'est institué, dont les modalités et la signification vont évoluer tout au long des siècles. C'est cet aspect que les auteurs abordent dans le dernier chapitre, en reprenant l'ordre chronologique des rites qui suivent la mort : manifestation du deuil ; préparation du corps ; prière funéraire ; convoi et inhumation...

L'un des intérêts majeurs de ce livre est de suivre l'histoire des rites et pratiques relatifs aux modalités de souveraineté. Comme le rappellent les auteurs, les rites ont de façon générale une triple particularité : « ils sont fréquemment le résultat d'un hasard ou d'une contrainte forcée ; ils évoluent sans cesse au gré des circonstances ; mais aux acteurs — qui en sont pourtant bien souvent les auteurs — ils apparaissent comme figés de toute éternité (p. 446) ». Les Ottomans n'échappent pas à cette règle. L'ancienne coutume (*âdet-i kadîm*) est pour eux la pierre de touche de la légitimité. Mais, bien souvent, on ne la revendique que pour voiler la nouveauté. Inversement, bien des phénomènes perdurent, dont la signification peut varier selon le contexte historique. Ainsi, au chef de clan qui gère collectivement un État patrimonial, succède un souverain autoritaire, puis un empereur. Mais si les derniers souverains du XVIe siècle sont encore des maîtres puissants, leur mort cesse d'être l'occasion de récits mythiques pour être décrite comme celle de créatures trop humaines. Le début du XVIIe siècle va voir s'effondrer l'aura du *padichâh*. On commence par introniser un mineur, Ahmed Ier, puis un fou, Moustafa Ier, enfin Osmân II, premier sultan à tomber à la suite d'une émeute et à être assassiné. Il n'est dès lors plus inconcevable de déposer un sultan, de l'insulter, voire même d'attenter à sa vie. Quant à la séparation entre espaces privé (*enderoun*) et public (*bîroun*), elle perd progressivement son caractère infranchissable.

Paradoxalement, la perte de statut et de pouvoir du souverain s'accompagne de l'ascension d'autres pouvoirs. En l'occurrence, les principales autorités militaires et religieuses s'attribuent un rôle de « faiseurs de roi ». La pérennité dynastique se nourrit ainsi de ces « inventions de traditions » (p. 449), dessinant des lignes de continuité au cœur même du changement.

Outre seize reproductions de miniatures ottomanes présentant quelques-uns des thèmes évoqués dans l'étude, l'ouvrage s'achève sur un index des chroniqueurs ottomans exploités, un glossaire et une solide bibliographie. L'ensemble constitue un précieux travail où, probablement pour la première fois, la parole est largement laissée aux auteurs ottomans eux-mêmes, dont les textes souvent surprenants et savoureux sont ainsi révélés au lecteur. On peut toutefois exprimer un tout petit regret : l'absence de cartes. Ainsi, l'évocation de la géographie des différents *sandjak* princiers (p. 118) n'est pas aisée, de même que l'emplacement des mausolés (*türbe*) sultaniens de la capitale (p. 434).

Frédéric Hitzel
CNRS-Paris

BCAI 21 (2005) Vatin Nicolas et Veinstein Gilles : Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XIVe-XIXe siècle, recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net